Document généré le 24 avr. 2024 22:07

24 images

Montréal cinématographié en début de siècle (deuxième période : 1906-1914)

André Gaudreault

Numéro 75, janvier 1994, février 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23293ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gaudreault, A. (1994). Montréal cinématographié en début de siècle (deuxième période : 1906-1914). *24 images*, (75), 51–54.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

16 IMAGES
LA GAZETTE CANADIENNE-FRANÇAISE DU CINÉMATOGRAPHE VOL. 3 N°3

MONTRÉAL CINÉMATOGRAPHIÉ EN DÉBUT DE SIÈCLE

(DEUXIÈME PÉRIODE: 1906-1914)[1]

«Monsieur Ouimet peut faire des vues aussi bien que les compagnies étrangères.»

***La Presse*, Montréal, 19 novembre 1907.**

Ouimet a beau «faire des vues aussi bien que les compagnies étrangères», il n'en demeure pas moins difficile pour nous d'en juger aujourd'hui. La portion de l'œuvre de Ouimet qui a survécu aux outrages du temps est infinitésimale. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles Ouimet, qui n'a nullement raté son rendez-vous avec le cinéma, l'a pratiquement raté avec... l'histoire (celle qu'on *écrit*, pas celle qu'on *fait*). Pour l'instant, du moins. On n'a qu'à ouvrir les ouvrages qui traitent du cinéma québécois pour constater l'ignorance dans laquelle nous sommes, encore aujourd'hui, eu égard à tout ce qui a trait à sa production des débuts. En effet, pratiquement tous les films produits par Ouimet au début du siècle manquent aujourd'hui à l'appel. Difficile dans ces conditions de restituer cette œuvre à l'histoire. Il nous faut compter sur des traces secondaires (dont, au premier chef, les articles de presse) qui, elles-mêmes, manquaient encore jusqu'à tout récemment.

PHOTO: COLLECTION GERMAIN LACASSE

Lactance Giroux, photographe et premier caméraman montréalais.

Ouimet première manière

Peu de temps après ses tout premiers tournages (voir la première partie de ce texte dans le dernier numéro de *24 images*), Ouimet fait appel au photographe Lactance Giroux (le père des fameuses comédiennes de théâtre Antoinette et Germaine Giroux, qui n'étaient alors que de jeunes enfants) et l'engage à titre d'opérateur. Giroux était lui aussi très lié au milieu du théâtre au sein duquel il était connu comme «le photographe des artistes». Ouimet et Giroux vont faire équipe quelques mois et tourner ensemble plusieurs films d'actualité, le premier montrant un incendie sur la rue Notre-Dame, le 3 décembre 1906: «M. L. E. Ouimet s'est transporté sur le théâtre du sinistre hier soir en compagnie de son photographe, M. Lactance Giroux, et il a réussi à prendre les principales scènes de ce spectacle émouvant. Il veut reproduire ce spectacle de l'héroïsme de nos pompiers à son public, surtout à ceux qui n'ont pas eu l'avantage de les voir à l'œuvre. Il a pu,

entre autres personnages, saisir le chef Benoît dans l'attitude du commandement.» (*La Presse*, 4 décembre 1906). Giroux va ensuite filmer, le plus souvent à Montréal, des parades de raquetteurs (déjà!), des compétitions sportives, des assemblées politiques ou religieuses.

Le 31 août 1907, il se rend à Québec filmer les débris du Pont de Québec qui vient de s'effondrer (*La Presse*, 24 septembre 1907). Giroux semble même s'être lancé à son propre compte dans la production de vues animées: en 1907, il achète une salle de vues animées appelée Parisiana et y projette des films qu'il dit avoir faits lui-même: ***Sortie des pompiers de Mile-End***, ***Rapides des Cèdres***, etc. (*La Presse*, 3 décembre 1907). Il fermera cependant son «théâtre» après quelques mois d'activité seulement, en raison de la croisade cléricale contre le cinéma le dimanche. Ouimet est un des seuls qui affronte les autorités sur cette question. Comme on sait, il finira par gagner sa lutte en Cour Suprême, en 1912; mais il y perdra beaucoup d'argent, de même que sa réputation auprès des «bien-pensants».

Privé de son opérateur de prises de vue, Ouimet filme maintenant lui-même, et sait choisir les occasions. Pendant l'automne 1907, le journal *La Presse* organise une compétition athlétique singulière qui connaîtra un succès extraordinaire: la «course de sacs de sel». Le journal promet une bonne somme d'argent à celui qui franchirait la plus longue distance en portant un sac de sel de 100 kilos sur son dos. Les compétitions de ce genre sont alors extrêmement populaires, mais celle-ci avait en plus été l'objet d'une publicité de très grande envergure, pendant des mois. Une foule immense provenant de tous les coins du Québec avait envahi les rues de Montréal. Les gens sont venus de partout pour soutenir un concurrent, ou simplement pour assister au concours. Les politiciens et les autorités ont parlé de l'événement comme d'une démonstration nationaliste et patriotique. Dans une voiture découverte, Ouimet suit lui-même les coureurs depuis le départ rue St-Jacques jusqu'à l'arrivée au Parc Lafontaine, où il filme la foule et les gagnants (*Le Canada*, 2 novembre 1907). Le film est projeté quelques jours plus tard au Ouimetoscope: «On voit la masse énorme aux portes de *La Presse*, au boulevard St-Laurent, au Parc Lafontaine, dans les arbres, dans les poteaux, partout. On aperçoit Henrichon, on voit Simard, entouré de la Garde Pie X, on voit l'inspecteur Lamouche dont le concours fut si précieux. (...) Les mouvements de la foule, la marche des athlètes se sont gravés sur la pellicule sensible d'une manière parfaite.» (*La Presse*, 7 novembre 1907).

COLL. CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE

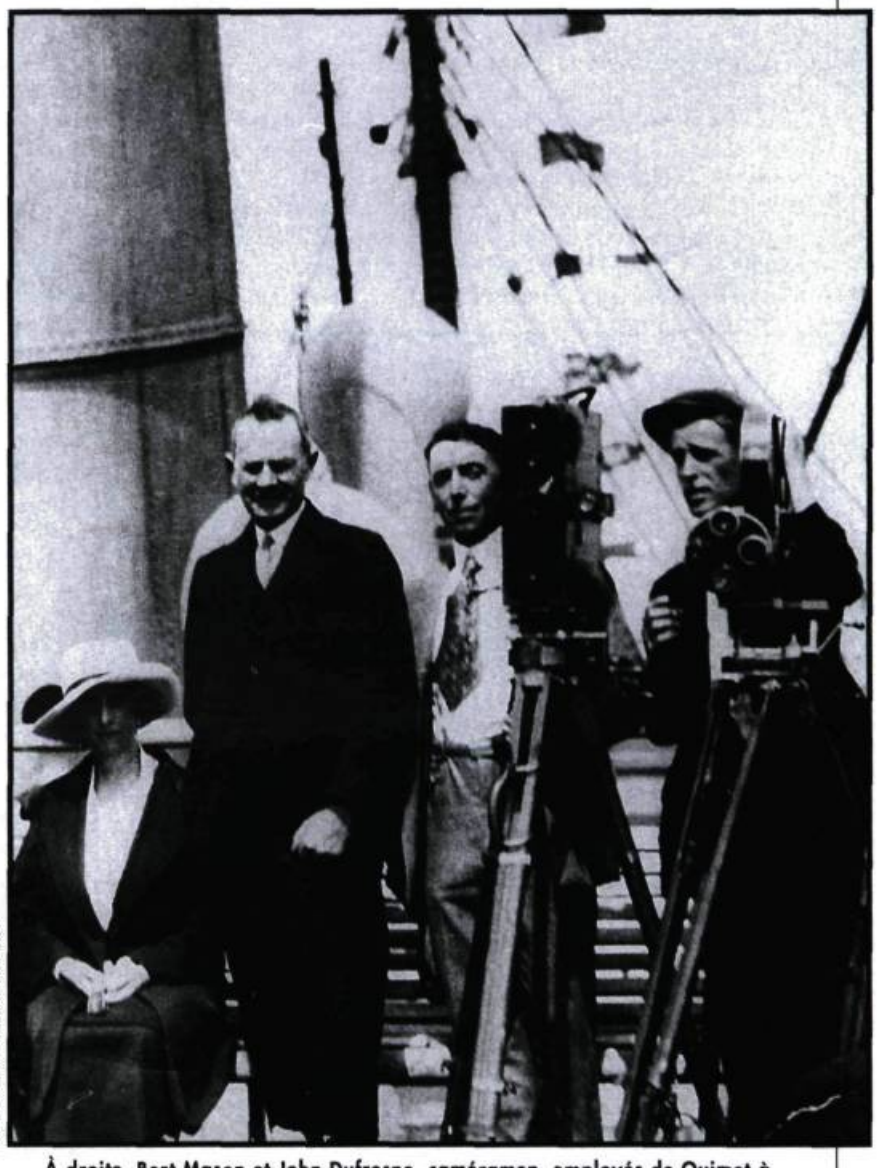
Specialty Film Import, centre de l'activité de production et de distribution d'Ernest Ouimet de 1914 à 1920.

Des dates à retenir

Cet événement est si populaire qu'un autre quotidien, anglophone celui-là, le *Montreal Daily Star*, en organise un semblable à son tour. Ouimet en fait encore un film: «Dans le domaine sportif, la course du Star, avec Longboat, Tate, Adams. (...) M. Ouimet peut faire des vues aussi bien que les compagnies étrangères.» (*La Presse*, 19 novembre 1907). Les actualités locales filmées ont tant de succès qu'un autre producteur apparaît: Arthur Larente, propriétaire du théâtre Cinématographe, embauche Lactance Giroux comme opérateur (*La Presse*, 6 décembre 1907). On voit ainsi deux opérateurs montréalais filmer les funérailles de l'ancien ministre J. I. Tarte, en décembre 1907 (*Le Canard*, 29 décembre 1907). En fait, Montréal est bientôt doté d'un véritable journal d'actualités filmées, aussi tôt que celui de Pathé en France et peut-être inspiré de ce dernier (Ouimet fut en effet très tôt lié à la firme française). 1906 et 1907: des dates à retenir pour ceux qui écrivent encore que le cinéma québécois commence vers 1960 avec le cinéma direct.

L'automobile et la caméra de Ouimet font partie du décor de la plupart des événements de l'époque. Vers la fin de l'été 1908, les journaux mentionnent les films suivants: ***Sortie du Ouimetoscope***, ***Gymnastes au Champ-de-Mars***, ***Régates de Ste-Rose***, ***Réceptions civiques sur le Mont-Royal***, ***Courses d'automobile au Parc Delorimier***, ***Wilfrid Laurier à l'assemblée de Laprairie*** (*La Presse*, 1, 5, 9, 15, 22 et 29 septembre 1908; 6 et

10 octobre 1908). Ce dernier est lancé avec panache : il est projeté à l'extérieur, pendant une parade en l'honneur de Laurier, en sa présence, rue Ste-Catherine (*La Presse*, 21 octobre 1908). Ouimet était membre du parti libéral et grand admirateur de Wilfrid Laurier. En 1910, Ouimet produit un nouveau film sur le Premier Ministre, qui relate sa tournée électorale dans l'Ouest canadien. La même année, une nouvelle série commanditée par le Canadien Pacifique sera réalisée par la firme Edison. Il s'agit d'une série de films de fiction mettant en vedette les villes et les paysages canadiens, ainsi que les trains, bien entendu. Au nombre de ceux-ci, un film au titre assez prometteur: ***Wedding Trip From Montreal Through Canada to Hong-Kong*** (dont il ne reste plus que quelques fragments). Montréal fut aussi l'une des premières villes au monde à être filmée en couleurs. On y établit en effet, en 1911-1912, une Kinemacolor Co. of Canada, pour exploiter ici un procédé de pellicule couleur breveté en Angleterre[2]. Peter Morris souligne également que Montréal fut en vedette dans un certain nombre de films américains exploitant les «paysages canadiens» mais dans lesquels les Canadiens étaient toujours dépeints sous un jour assez négatif. S'il y avait un personnage de Canadien français, c'était presque toujours un trappeur dévergondé. Ce rapport étranger et étrange avec l'environnement canadien pouvait cependant parfois se retourner contre les producteurs de «vues animées». Un certain J. Gordon Edwards vint à Montréal en 1915 pour filmer ***Anna Karenina***, parce qu'il voulait un paysage de neige; il n'eut droit qu'à de la «slush», et ne put s'accommoder de ce dur effet de... réalité[3].



COLL. CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE

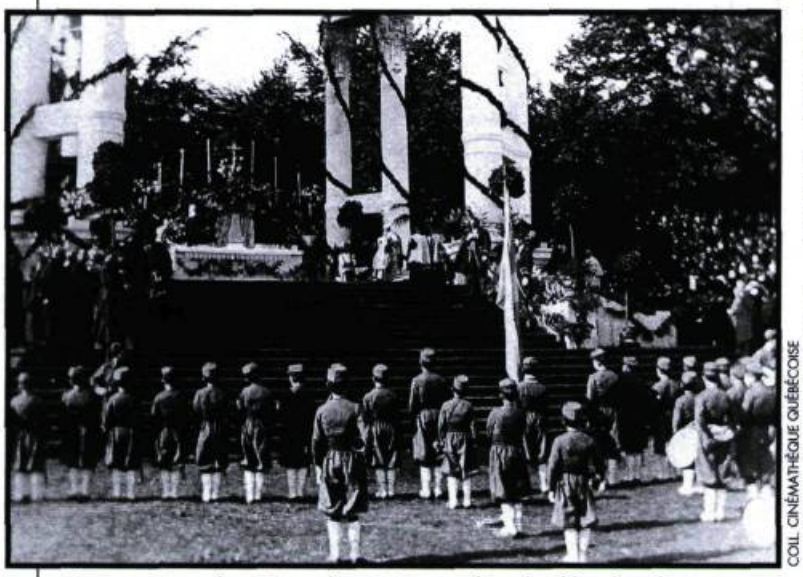
À droite, Bert Mason et John Dufresne, caméramen, employés de Ouimet à l'époque de Specialty Film Import (1917).

Mais la plupart des actualités projetées au Ouimetoscope mettent encore en vedette Montréal, qui est alors un haut lieu d'événements «internationaux»: ***Meeting international d'aviation***, ***Congrès eucharistique***, etc. Ouimet et ses employés ne sont pas les seuls sur place: on retrouve aujourd'hui des fragments de ces deux films dans les archives de la firme Gaumont, en France. Celle-ci avait un comptoir de distribution à Montréal et y dépêchait de temps en temps des opérateurs pour enregistrer sur pellicule divers événements. En 1913, ils filmeront diverses compétitions sportives[4] ainsi que la parade de la St-Patrick (*Montreal Daily Star*, 17 mars 1913). Ils produiront de plus un genre de «docu-fiction», comme on dit aujourd'hui : des scènes jouées sont intercalées dans un documentaire sur les pompiers de Montréal en action: «Four firemen including Jack Burke who was arayed in women's clothes, were stationed on the first floor to take thrillers into the nets, while on the top floor were two boys, sons of the firemen, and also a dummy baby.» (*Montreal Daily Star*, 23 avril 1913). Les profits générés par ce film sont destinés à l'Association de bienfaisance des pompiers. Il faut croire qu'il rapporta assez d'argent car quelques années plus tard, en 1917, l'Association de bienfaisance des pompiers répétera la même expérience avec un film semblable produit par Ernest Ouimet, ***Le feu qui brûle/The Scorching Flame,*** autre documentaire dramatisé dans lequel des scènes d'actualités sont intercalées dans une histoire de hold-up.

Ouimet seconde manière

Pour ce dernier film, Ouimet avait confié la prise de vue à un dénommé Bert Mason. D'origine britannique, Mason était arrivé à Montréal vers 1905 et avait été chanteur au Ouimetoscope avant de devenir opérateur pour Ouimet. Mason devint apparemment pigiste vers 1912, quand Ouimet abandonna momentanément les affaires en raison de graves ennuis de santé. Il filma alors à Montréal plusieurs autres événements pour le compte de différents commanditaires et on peut suivre sa trace dans les journaux. Ainsi peut-on lire dans le *Montreal Daily Star* du 10 novembre 1913: «Montreal is not behind the times in the art

of taking motion picture. Experts with the film machine were on hand with all equipment Saturday, to take pictures of the forced march for The Star's trophy. Excellent pictures were obtained by Bert Mason, film expert for the New Grand (...) who followed the soldiers throughout the manoeuvres.» Bert Mason n'était d'ailleurs pas le seul sur place puisque, dans la même chronique, le journal indiquait qu'un autre opérateur était sur place pour le compte du Théâtre Français. Mason tourna vraisemblablement une bonne partie des actualités montrées à cette époque à Montréal. Peut-être est-ce lui qui a tourné le ***St-Paul Street Fire*** (*Montreal Daily Star*, 16 janvier 1914) ou le ***Montreal Water Famine*** (*Montreal Daily Star*, 7 janvier 1914): en janvier 1914, un bris majeur de l'aqueduc municipal occasionne une disette d'eau qui dure plusieurs jours. Le *Star* titre: «Motion Pictures of Water Famine All Over The World». L'article explique que ce film sera distribué dans le monde comme partie du journal filmé *Pathé Weekly 1914 N°2*.



COLL. CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE

Le congrès eucharistique de 1910, sujet d'un des films les plus connus de Ouimet.

L'association de Mason et Ouimet reprend de plus belle en 1914, après la fondation par Ouimet de Specialty Film Import. Mason semble être redevenu pigiste quelques années plus tard, car sur les photos prises en 1917 lors de l'inauguration du Pont de Québec, il pose en compagnie d'une caméra portant le sigle «Fox News». Il est probablement l'auteur des dizaines de films Fox News tournés à Montréal et dans la région pendant les années 1920, conservés pour la plupart aux Archives Nationales du Canada, à Ottawa. Mais il n'était pas le seul opérateur à travailler pour cette firme; chez Specialty Film Import (ainsi de John Dufresne et Marcel Tanguay). Pendant les années 1920, les opérateurs se multiplient à Montréal (Jean Arsin, J.H. Homier, Émile Barrière, Ben Norrish) de même que les sociétés de production (Associated Screen News, Canadian Government Motion Picture Bureau, etc.).

C'est à Montréal et dans sa région qu'a été tourné le premier long métrage de fiction canadien, en 1913, ***Battle of the Long-Sault/Dollard-des-Ormeaux***: «... les scènes de la vieille église à Montréal, l'arrivée des sauvages dans leurs canots d'écorce, les embuscades sur le rivage et la glorieuse défense de Dollard et des 17 braves dans le fort sont d'une réalité saisissante.» (*La Presse*, Montréal, 31 décembre 1912). Le film est produit par la British American Film Company, une société de production formée par des investisseurs anglophones de Montréal sollicités par un promoteur américain, Frank Beresford. Celui-ci sera aussi le maître d'œuvre du tournage à Québec de deux autres films l'année suivante: ***Wolfe, or The Conquest of Québec*** et ***Man of Shame***. Après son passage, on voit apparaître à Montréal un grand nombre de petites compagnies de production: Canadian Cinematograph Company, Montreal Motion Picture, Royal Films Ltd, ainsi que plusieurs autres. Ces compagnies semblent cependant avoir été surtout des appâts pour investisseurs, car elles n'ont presque rien produit. Peut-être aussi durent-elles abandonner leurs projets en raison du déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Durant le conflit, l'économie canadienne est très rapidement canalisée vers la guerre et le cinéma fait de même. Une grande partie des films produits alors au Québec seront liés à l'effort de guerre : «Vues animées prises à Valcartier lors de la revue des troupes par le duc de Connaught. On pourra voir tous les différents exercices militaires qu'accomplissent chaque jour nos troupes avant leur départ pour la guerre.» (*La Presse*, 3 octobre 1914). De nouvelles sociétés de production seront créées à Montréal, mais pendant toute la guerre elles ne produiront que du film documentaire. Ernest Ouimet produira trois films pendant la guerre, des «docu-drames»: ***Le feu qui brûle***, mentionné plus haut, ***Sauvons nos bébés*** et ***L'appel de la liberté***. Quand il voudra vraiment tenter l'aventure du film de fiction, il préférera, comme on sait, partir pour Hollywood... Mais ceci est une autre histoire. ■

1. Ce dossier a été réalisé dans le cadre des travaux du GRAFICS (Groupe de recherche sur l'avènement et la formation des institutions cinématographique et scénique) de l'Université de Montréal, subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et le fonds FCAR du Québec.
2. Peter Morris, *Embattled Shadows. A History of Canadian Cinema 1895-1939*, McGill-Queen's University Press, 1978, p. 39.
3. Ibid., p. 41.
4. Dont, encore (!), une course de raquetteurs (*La Presse* des 8 et 11 janvier 1913).

16 IMAGES

Dossier préparé sous la direction de
ANDRÉ GAUDREAULT
avec la collaboration de
GERMAIN LACASSE

Recherche et rédaction
ANDRÉ GAUDREAULT et GERMAIN LACASSE